



L'Enfance

SARAH DESCHÊNES

muette

Récit

LES ÉDITIONS
PUBLISTAR

SARAH DESCHÊNES

L'Enfance muette

Récit

**Pour Catherine,
pour l'immuable.**

**« L'écriture, c'est la revanche
de la vie sur la mort. »**

CYRIL PERREAULT

C'ÉTAIT AVANT

C'est une histoire qui commence là, entre un homme et une femme, à mi-chemin entre Montréal et Gaspé. C'est une histoire qui commence là où le Saint-Laurent est si large que les gens du coin l'appellent déjà « la mer ». À marée basse, les berges de Rimouski sentent les algues et le sel marin.

Quelque part dans les hauteurs, où s'entremêlent terres agricoles et forêts, à l'ouest de la ville qui frôle alors les limites du Bic, l'homme et la femme ont construit une maison. Les soirs et les fins de semaine, ils ont préparé le terrain, coupé les arbres, enlevé les souches ; ils ont jeté les fondations, dressé les murs, isolé les parois. Pendant trois ans, ils ont conçu et parachevé l'espace d'un amour qui ne se dément pas, d'une famille qui s'enracine.

Lui. Un bel homme aux yeux verts et à la barbe noire.

Elle. Une toute petite femme aux yeux bleus et au rire facile.

Ils se sont rencontrés il y a plus d'une douzaine d'années ; il avait alors dix-neuf ans et elle, à peine dix-huit. Elle était l'amie d'un ami, mais il l'aurait remarquée quand même, cette jolie jeune femme qui déambulait dans les corridors du Cégep de Rimouski en minijupe orangée. Il avait passé son enfance sur l'autre rive du fleuve, à faire des mauvais coups, à courir avec les voisins, à se tenir partout sauf dans la maison de ses parents à la progéniture nombreuse et à la lourde besogne. Elle avait passé ses jeunes années à s'occuper de son petit frère alors que les plus grands étaient déjà loin, à prendre soin de sa mère qui n'avait pas toujours l'énergie nécessaire, à être travailleuse et efficace. Le jour de leur rencontre, ils s'étaient plu, c'était sans équivoque. Certes, l'homme prétendait un peu à l'indépendance, ses appels se laissaient désirer, mais il traversait pourtant la ville à pied pour se rendre à la campagne, où elle habitait. L'été venu, il avait même délaissé plus tôt que prévu un emploi étudiant qui l'éloignait d'elle. Puis, au-delà de l'amour, il y avait eu les convenances : elle avait voulu partir avec lui à Québec, où il devait suivre la dernière année de son diplôme collégial technique. Pour le bonheur de partager un petit deux pièces et demie, ils s'étaient mariés.

L'année suivante, ils étaient partis pour l'Ontario, espérant en revenir avec quelques connaissances d'anglais ; ils en étaient revenus avec un fils. Ils s'étaient alors établis dans son coin de pays à lui et y avaient conçu une fille. Mais, de l'autre côté du Saint-Laurent, une mère souhaitait la proximité de sa fille cadette. Elle leur avait donc proposé une portion des terres familiales pour bâtir une maison. Ils avaient accepté.

La voilà, sur sa colline, protégée par les arbres. Une maison de deux étages, avec une galerie tout autour. À gauche, le jardin fruitier ; à droite, le jardin potager ; derrière, les hautes balançoires pour les enfants.

Né un soir d'hiver près du lac Supérieur, le plus âgé s'appelle François. Un visage taché de rousseur. Des cheveux en porc-épic. Un sourire asymétrique, souvenir d'une paralysie faciale qui s'était révélée temporaire et dont il

ne conserve que cette trace. Un sens de l'humour prédominant. Une logique mathématique infaillible. Une facilité déroutante à entrer en contact avec les autres. François est un bavard, mais aussi un premier de classe indélogeable : il se révèle inattaquable. Il réussit tout ce qu'il entreprend, du volley-ball à la physique, et sait avant même d'entrer au secondaire qu'il sera informaticien. Douillet, il se réserve le coussin le plus confortable lorsque vient le temps de s'asseoir à la grande table de bois de la salle à manger. Curieux à l'excès, il remarque chaque voiture qui s'arrête chez le voisin et exige des détails dès qu'il entend son prénom dans une conversation, même s'il est dans sa chambre, occupé à ses devoirs.

Celle qui le suit, née vingt mois plus tard sur la rive nord du Saint-Laurent, s'appelle Pascale. Un corps menu. Une longue chevelure. Une irréprouvable envie de rire. Un penchant pour les sensations fortes et les hauteurs. Une habileté manuelle étonnante pour son âge. Pascale préfère d'ailleurs le bricolage et le tricot à toute matière scolaire. Fidèle, elle choisit la grande Mélanie pour comparse et ne la déloge jamais de son trône de meilleure amie. Spontanément, elle répond à son enseignante de troisième année, non sans fierté, que son ambition est de devenir vendeuse, car elle aime magasiner.

La toute dernière, la Rimouskoise, s'appelle Sarah. Un nez qui se plisse au moment du rire. Les traits de sa mère. Les mimiques de son père. Une inclination pour l'aventure, qui deviendra nomadisme. Un sens pratique fort, qui ne l'empêche pas de prendre des risques, mais jamais sans filet. Capricieuse par imitation, elle se met à ne pas aimer ce que son frère et sa sœur n'aiment pas manger, et pousse encore bien au-delà ses dégoûts alimentaires. Victime facile de ses aînés, elle perfectionne l'art du cri suraigu et de la griffure volontaire.

En retrait de la ville, cette famille mène une existence un peu hors de son époque. Par choix. Par simplicité. Le père travaille fort dans la construction, de l'aube au crépuscule,

se fait remarquer comme contremaître. La mère choisit de rester à la maison et y confectionne savons, confitures et vêtements. Pour chaque nouveau chandail de coton ouaté, les enfants peuvent choisir le personnage de Walt Disney qu'ils exhiberont et que leur mère coudra pièce par pièce. Les deux filles héritent des vêtements de leurs cousines plus âgées et voient toujours arriver avec excitation le sac annuel de ce qui ne va déjà plus aux autres. Y trouveront-elles les robes de princesse que portaient leurs cousines Sophie et Geneviève à la dernière fête de famille? À la fin du printemps, il faut bêcher la terre, la laisser respirer, tracer les sillons, ensemercer le jardin. Quand il n'y a plus de lait, c'est chez la voisine au coin de la rue que l'on va en chercher un litre encore non pasteurisé, non homogénéisé, dont on peut cueillir la crème en surface. Quand il n'y a plus d'œufs, c'est vers la maison de la même voisine que l'on se dirige, un carton vide et quelques pièces de monnaie bien serrées dans la paume. On en revient avec une belle douzaine de gros œufs bruns et quelques égratignures des chatons qui grandissent bien à l'abri dans la paille de l'étable.

Les vacances en famille sont attendues avec impatience. L'Econoline bleue roule et roule encore, des kilomètres de routes québécoises. Le soir venu, tous s'y endorment bien au chaud. Les anecdotes de camping se multiplient. La petite dernière n'a que trois ans lorsque toute la famille découvre le sommet orangé du mont Albert, dans les Chic-Chocs.

Une famille, quoi.

Un milieu modeste, mais confortable.

Des cris, des égratignures. De petites chicanes.

Des joies d'enfants.

Jusqu'à mai 1986. Jusqu'à ce qu'un grand vent se lève.

J'ai six ans.

Il est neuf heures, un dimanche matin.

Demain, je n'irai pas à la maternelle.

Mourir
par bribes

.....

PREMIÈRE BRIBE

Elle est fatiguée, trop souvent ; essoufflée en montant les escaliers. Neuf ans, c'est tôt pour une si grande fatigue. Elle a un bleu au genou. Un bleu, un mauve, un pourpre. Sa peau en est peuplée. « Pascale, où est-ce que tu t'es fait ça ? » demande ma mère. Elle répond, insouciante : « J'sais pas. » Une peuplade colorée sans origine.

Le ton de ma mère m'interpelle. Je lève la tête, regarde les jambes de ma sœur, regarde les miennes, annonce fièrement : « Moi aussi, maman, j'en ai un, r'garde : j'me suis cognée contre la table ! » Puis, je retourne à mes Lego.

Le temps passe. Une journée, peut-être. Le temps m'échappe.

J'entre dans la maison. Hélène, une de nos voisines, est là. En face d'elle, sous l'éclairage vif de la salle de bains, ma sœur est assise, petite et tranquille. Les yeux d'Hélène

cherchent ceux de Pascale. J'observe de loin. Hélène conseille une visite chez le médecin. Cette voisine, dont la fille a vaincu l'Ennemi quelques années plus tôt, en reconnaît ce soir les traces sur le corps de ma sœur.

Je tourne les talons et je vais jouer dans ma chambre.

Il est tard, Pascale. L'hôpital attendra demain. À l'heure qu'il est, les petites filles de ton âge s'endorment. Et les parents s'inquiètent d'une nuit qui s'éternise.

Ou d'un lendemain qui s'éveille.

Le Centre hospitalier régional de Rimouski est grand, trop grand pour les petits. Selon ce que raconteront ses prélèvements sanguins, ma sœur devra peut-être aller chercher la santé ailleurs, à Montréal.

En attendant, ma mère et ma sœur rentrent à la maison. Le téléphone sonne dans l'après-midi : l'ambulance pour Montréal est prévue à l'heure où les gens rentrent du boulot et mangent en famille.

Ma mère et ma sœur retournent à l'hôpital et attendent une ambulance qui ne vient pas, qui ne viendra pas, pas avant l'aube. Une ambulance occupée ailleurs.

En haut, dans la cuisine, le téléphone a dû sonner. François entre dans ma chambre et me demande de préparer mes affaires. Nous allons dormir chez Claire, une autre de nos voisines-alliées, pendant que mon père va chercher ma mère pour la nuit. Sans Pascale, qui s'endort en observation.

Aux petites heures du matin, mon père dépose ma mère près de l'ambulance, qui part enfin. Et il rentre seul dans cette maison qu'il a construite, sur cette colline et entre ces arbres. « Dis, papa, tu pleures ? »

Je ne le lui demande pas : mes quatre ans dorment bien au chaud chez Claire. Au matin, je m'éveille et reste seule avec elle, pendant que ses fils et mon frère partent pour l'école. Entre elle et moi règne une attente nerveuse, que mon enfance devine. Le matin s'étire autour de nous, partout. Le matin s'enlise.

Quelque part dans ces heures, un verdict est tombé :
leucémie lymphoblastique aiguë*. Un mot compliqué, qui
va vite.

·
21
·

J'ai quatre ans. Et une enfance en chute libre.
Elle a neuf ans. Et une vie qui fout le camp.

* Les notes sont regroupées en fin d'ouvrage.